Domination, violence et inégalités sociales en contexte prédynastique égyptien

Gwenola Graff

▶ **To cite this version:**

Gwenola Graff. Domination, violence et inégalités sociales en contexte prédynastique égyptien. Jacques Bouineau. Méditerranées, Revue Méditerranées, numéro spécial„ 2022. hal-03999792

HAL Id: hal-03999792
https://hal.science/hal-03999792

Submitted on 21 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Haute Antiquité

Domination, violence et inégalités sociales en contexte prédynastique égyptien

La violence et la domination font partie des rapports induits par l'existence de groupes sociaux. Pas même les meutes ou les hardes animales n'y échappent ! Dans la mesure où elles peuvent conduire à la désagrégation du groupe, elles ont été codifiées et réglementées très tôt dans les sociétés humaines, en particulier par des textes comme les codes.

Qu'en est-il pour les sociétés des périodes préhistoriques, c'est-à-dire les sociétés sans écriture ? Violence et domination y sont le plus souvent difficiles à déceler, mais néanmoins bien présentes. Pour pouvoir les appréhender, il est nécessaire d'avoir recours à trois types d'évidences, qui sont des attestations directes ou indirectes :

- L'iconographie.
- La culture matérielle.
- Les données funéraires.

C'est à ces trois domaines de l'archéologie pré-historique que nous aurons recours dans cette présentation.

I. Présentation succincte de la culture de Nagada

La société dont nous traiterons s'est développée au cours des périodes dites prédynastiques égyptiennes, au IV^{e} millénaire avant notre ère. Elle porte le nom de son site éponyme, en Haute Égypte, Nagada. Au passage entre le IV^{e} et le III^{e} millénaires, sans hiatus, elle se sera transformée en ce qu'on appellera la civilisation pharaonique. La culture nagadienne est la première

à concerner toute la vallée du Nil égyptienne. Elle possède des comptoirs et étend son influence au-delà de la première cataracte en Basse Nubie et sur la côte syro-palestinienne.

Carte de l'Egypte prédynastique

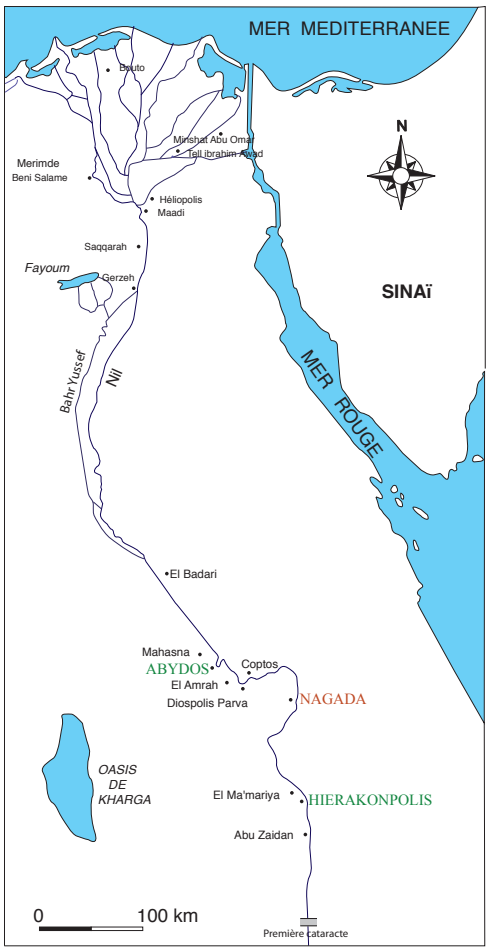

Figure 1a. L'espace nagadien

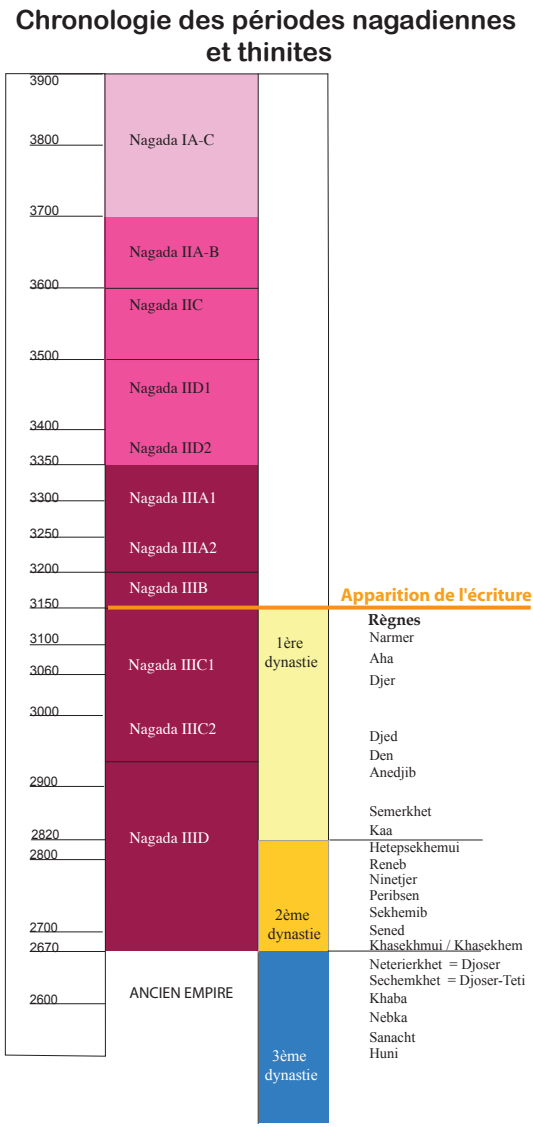

Figure 1b. Le temps nagadien

Depuis le VI^e^ millénaire, la vallée du Nil égyptienne a été gagnée par le système économico-symbolique néolithique. La population nagadienne est organisée en villages sédentaires, couplés avec une nécropole. Bien qu'ils chassent encore ponctuellement, la base de leur alimentation est constituée par les céréales cultivées, consommées sous forme de pain comme de bière, et d'animaux domestiques.

Un axe de lecture et d'étude de cette période, très souvent mis en avant, est celui de la mise en place graduelle d'un pouvoir centralisé et fort. Cette période est connue comme formative de l'État pharaonique. Et de manière corollaire, on assiste à l'élaboration de la justification mythologique du pouvoir avec en particulier le concept de la Mâat, l'ordre cosmique, social, politique et eschatologique que le souverain doit assurer et garantir auprès des dieux comme des hommes. Maintenir l'ordre implique de détruire et repousser le désordre, qui peut prendre la forme d'animaux sauvages, d'étrangers mal intentionnés ou d'Égyptiens récalcitrants.

La recherche de témoignages de cette mise en place de l'État et de la royauté de droit divin est devenue un poncif de la recherche sur le prédynastique égyptien. Il est d'usage de n'avoir pour grille de lecture de l'usage de la domination, de la violence et la mise en place des inégalités que cette perspective de la formation étatique. Je voudrais, au cours des pages qui suivent, prendre le contrepied de cet angle d'approche et aborder les manifestations que nous enregistrons un peu autrement.

II. Les représentations de la violence et de la domination

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les différentes formes de coercition représentées par la culture nagadienne s'exercent sur l'étranger, sur l'animal sauvage et sur l'Égyptien insoumis.

Les objets qui ont servi de support aux représentations de la coercition peuvent être en relation ou non avec celle-ci. Si représenter une scène de bataille sur un manche de couteau indique un lien direct entre l'objet et son décor, figurer des prisonniers entravés ou piétinés sur des éléments de mobilier ou d'architecture procède d'une part par association d'idée (c'est celui qui possède un tel objet ou une telle habitation qui est capable de réduire ainsi ses ennemis) et renvoie *in fine* à l'importance symbolique et politique de la monstration de la violence. Sur un montant de siège, une pièce de marqueterie, une crapaudine de porte d'un bâtiment officiel, on fait une démonstration de sa capacité à assurer sa sécurité et à réduire toute opposition. L'usage de l'image fait alors partie de la propagande utilisée par une caste dominante. Qui les voit ? Les obligés et les rivaux, les serviteurs et les visiteurs du maître des lieux.

Sur des vases peints de la phase la plus ancienne que nous considérerons ici, Nagada I, entre 3900 et 3650 av. J.-C., apparaissent des scènes de triomphe, d'un personnage de grande taille, levant les bras au-dessus de la tête, alors qu'il arbore des rameaux ou des plumes dans sa coiffure, tandis qu'autour de lui sont disposés des personnages plus petits, désarmés, chevelure défaite. Le

personnage triomphant s'enorgueillit souvent d'une queue animale accrochée à sa taille. De pareilles représentations existent dans le désert, gravées sur des blocs le long des voies de passage[1]. Le pharaon massacrant ses ennemis sera une figure incontournable de l'iconographie des temples, toujours représentée sur le pylône d'entrée, jusqu'à l'époque romaine.

Figure 2. Socle de porte avec figure de prisonnier. Philadelphie, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology (Numéro d'inventaire : E. 3959).

Les scènes de batailles ou d'affrontement sont surtout connues pour la dernière phase de la culture nagadienne, celle qui précède directement la mise en place du système pharaonique (3100 à 2700 av. J.-C.). Présentes sur des objets mobiliers utilisant des matières premières coûteuses (ivoire, os, pierres fines), on en retrouve aussi dans le désert, sous forme de gravures.

[1] Gwenola GRAFF, « Contribution à l'iconographie de la violence au prédynastique égyptien : scènes de triomphe, de domination animale et de guerre dans le wadi Abu Subeira », dans Wouter CLAES, M DE MEYER, Merem EYCKERMAN & Dirk HUYGE (eds). *Remove that Pyramid*! Studies on the Archeaology and History of Predynastic and Pharaonic Egypt in Honour of Stan Hendrickx, *Orientalia Lovaniensia Analecta* 230, Louvain, 2021, p. 537-560.

La domination sur les animaux comprend les scènes de chasse, mais aussi la capture au lasso d'animaux du désert, ainsi que la monte ou les acrobaties sur le dos d'animaux particulièrement dangereux, comme le taureau sauvage ou l'éléphant. Il s'agit de rendre manifeste le contrôle qu'on exerce sur ces forces indomptées.

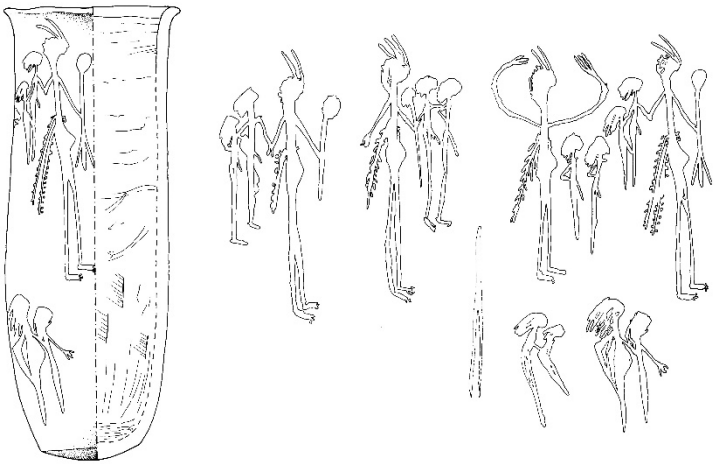

Figure 3. Vase peint *white cross-lined* de Nagada I, avec scène de triomphe. Provenance : Abydos, nécrople d'Oumm el Qaab.

III. Les objets de la culture matérielle

L'existence d'armes effectives ou d'apparat, retrouvées soit dans les tombes, soit dans des dépôts cultuels à l'intérieur de sanctuaires est un témoignage du statut social de la violence.

Il existe quelques exemples de têtes de massue d'apparat, de grande taille, au point parfois d'empêcher leur manipulation, en pierre, qui portent des représentations

sans rapport avec la violence. Ces objets sont datés de Nagada III. Trouvées dans un dépôt de temple, sur le site de Hiérakonpolis, l'un révèle un décor sur plusieurs registres qui évoque un jubilé royal, tandis qu'un autre renvoie à des travaux de mise en valeur, soit que le roi ouvre de nouveaux canaux d'irrigation des champs, soit qu'il creuse les fondations d'un nouveau sanctuaire.

Lorsque des armes réelles, portant ou pas des traces d'usure, sont retrouvées, on ne peut que constater, par leurs formes, leurs couleurs, leurs matières premières, le fort investissement esthétique dont elles ont fait l'objet. Lames en silex blond montrant un niveau de savoir-faire rarement égalé, utilisation de pierres avec des effets de matières ou de polychromie, comme la brèche et le porphyre, élégance des formes géométriques très épurées, elles comportent de multiples aspects non immédiatement liés à leur efficacité.

Figure 4. Tête de massue et lames de silex taillé (couteau au nom du roi Den, en provenance de Minshat Ezzat, conservé au musée égyptien, longueur 48,3 cm et ripple flake de Nagada II-III, conservé à Chicago, à l'Oriental Institute Museum, numéro d'inventaire E10533)

Bien au contraire, certaines ont intégré des éléments décoratifs comme des têtes masculines barbues, en relief, qui ont pu nuire à leur utilisation.

Un objet très particulier à considérer maintenant, est la palette à fard. En soi, la palette n'est pas une arme. Elle sert à broyer des pigments minéraux de couleur. Ces fards sont employés par les hommes, sur le visage et/ou le corps, présumément lors de la chasse et de la guerre. Leur lien est toutefois fort avec ces activités violentes.

Les palettes sont au départ une plaque en grauwacke, pierre gris anthracite au grain très fin. De la taille de la main ou un peu supérieure, elles servent de partie dormante pour écraser des pigments minéraux. On les a parfois retrouvées avec leur broyon. De forme géométrique simple, elles vont connaître une évolution qui va progressivement les transformer d'objet utilitaire en support d'image complexe.

Dans un premier temps, leur extrémité distale est sculptée de têtes d'oiseaux (probablement des autruches), ensuite les palettes prennent la forme de certains animaux (autruche, tortue, poisson, antilopes). Dans un troisième temps, les marges de la surface active reçoivent un décor incisé puis en bas-relief. Au début de Nagada III, ce décor devient tellement prégnant et étendu qu'il empêche l'utilisation première de l'objet. Le broyage des pigments n'est plus évoqué que par une cupule laissée vide de décor, au centre d'une des faces de l'objet. En effet, celui-ci est sculpté aussi bien sur le recto que sur le verso. La taille de ces palettes dites historiées a considérablement augmenté, jusqu'à une soixantaine de centimètres de haut. Leur décor est fréquemment en relation avec la guerre et la chasse.

Figure 5. La palette de Narmer (musée égyptien du Caire-.

La plus célèbre d'entre elles, la palette dite de Narmer, montre l'unification du royaume du sud de l'Égypte, avec celui de la Basse Égypte, par la défaite du souverain de ce dernier face au roi Narmer qui porte la couronne de la Haute Égypte. Ces objets qui ne peuvent plus servir à réduire des pigments ou quoi que ce soit, sont devenus des objets de prestige, ceux qu'A. Anselin appelait des *powerfacts*. Mis à part les palettes historiées de Nagada III qui sont sorties des dépôts cultuels, on trouve fréquemment des palettes dans les tombes, toujours à hauteur de la partie supérieure du corps du défunt, très souvent en face de sa tête.

IV. Les données funéraires

Que nous disent les données de l'archéologie funéraire ? Au cours du IV^e^ millénaire, on va enregistrer des inégalités de plus en plus marquées au niveau des investissements funéraires, avec des tombes simples de dimensions modestes et avec un matériel composé de quelques poteries, de parures et d'offrandes alimentaires à côté de tombes de plus en plus vastes, avec un matériel plus nombreux et plus diversifié, voire des séparations dans l'espace funéraire, entre la chambre sépulcrale et des compartiments de stockage des offrandes. Les contenants du corps traditionnels, les nattes et les peaux peuvent être remplacés par des coffrages en bois et en pierre. Il est à noter que les inhumations à l'intérieur de céramiques sont plus souvent réservées aux enfants.

On constate en conséquent une forte hétérogénéité à l'intérieur des nécropoles. Or, dans le domaine social, l'hétérogénéité revient souvent à l'inégalité.

Cette visible disparité à l'intérieur d'une même nécropole est un phénomène encore distinct de celui qu'on connaîtra à partir du début de Nagada II, sur le site de Hiérakonpolis. On y observe un premier phénomène de séparation spatiale. En effet, les archéologues ont retrouvé d'une part une nécropole réservée à l'élite dans le secteur HK6 et une autre, secteur HK43, concentrant les travailleurs manuels (aux attaches musculaires fortes sur les os) qui renvoient à une origine nubienne.

Cette nécropole d'élite est datée du début de Nagada II, soit vers 3700 av. J.-C. Dès une époque aussi haute, l'organisation sociale pyramidale a été

retranscrite dans un complexe centré sur la tombe d'un homme adulte. Sa tombe était recouverte d'une superstructure en matériaux légers, encerclée au plus près par d'autres tombes qui ont accueilli des femmes et des enfants en bas âge, probablement sa proche famille. Un deuxième cercle s'élargissait à des inhumations d'animaux sauvages dangereux et prestigieux, comme l'auroch, l'éléphant, l'hippopotame, le crocodile et la panthère. En périphérie se trouvaient des animaux domestiques, chèvres et vaches. Les tombes d'humains et celles de certains animaux sauvages étaient protégées par des enclos. Faisant manifestement office de gardiens, des chiens se trouvaient enterrés entre les différentes zones du complexe, qui reproduit une organisation féodale, du seigneur à la basse-cour. Plusieurs complexes de ce type ont pu se trouver dans la nécropole ; ils fonctionnaient d'évidence avec des bâtiments de grandes dimensions, hypostyles, qui étaient regroupés à proximité. Ces bâtiments rectangulaires sans divisions internes, entourés d'une palissade, ont probablement servi à des pratiques rituelles funéraires, au cours des funérailles et/ou après.

La monumentalisation de certaines tombes est un phénomène prégnant à Nagada III. Les matériaux organiques et périssables, mêlés à l'adobe, font place à la brique, puis intègrent des éléments en pierre. Le premier complexe intégralement construit en pierre a été celui de Djoser à Saqqara, le premier roi de la troisième dynastie, qui ouvre la phase dite de l'Ancien Empire, vers 2640 av. n.è.

Les tombeaux monumentaux de la I^{ère} et de la II^{e} dynastie, période appelée « thinite », se trouvent sur deux sites archéologiques, Saqqara et Abydos. Ils sont destinés

aux souverains, à leurs proches (en particulier leur mère) et aux élites de la classe dominante. À Saqqara, ces tombes sont recouvertes d'une superstructure rectangulaire de trois ou quatre mètres de haut, avec une façade à redans, imitant celle d'un palais. Des tombes subsidiaires les entourent, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Durant les trois phases de la culture nagadienne, on trouve fréquemment des armes déposées dans les tombes masculines. Celles-ci peuvent relever de trois catégories : des armes effectives, ayant probablement appartenu au défunt et ayant été utilisées par lui, des objets en matériaux avec une forte plus-value esthétique, produites pour les funérailles et n'ayant jamais servi et des maquettes d'armes en argile, comme par exemple sur le site de Mahasna. Celles-ci jouent de toute évidence un rôle symbolique et non réel.

Il est clair que la forte concentration d'armes dans les tombes atteste d'un recrutement funéraire qui induit un biais dans le corps social, du fait de la valorisation de la coercition.

Venons-en à présent à ce qui nous est donné à connaître des pratiques rituelles violentes à travers trois gestes qui ont laissé des stigmates sur les corps qui les ont subis.

Le premier concerne ce qu'Alain Testart[2] avait appelé les morts d'accompagnement. On ne parlera pas ici de sacrifice, dans la mesure où on ne sacrifie qu'aux dieux. Les morts d'accompagnement en Égypte sont un phénomène strictement circonscrit à la I^{ère} dynastie,

[2] Alain TESTART, *La servitude volontaire*, t. 1 : *Les morts d'accompagnement*, t. 2 : *L'origine de l'état*, Paris, Errance, 2004, 264 et 140 p.

entre 3150 et 2820 av. n.è. On ne le connaît ni avant, ni après.

Autour des tombes monumentales des rois et de leurs proches, en particulier dans le cas d'une mère ayant exercé la régence, ont été aménagées des tombes individuelles de petites dimensions, comportant néanmoins des offrandes funéraires. Elles abritaient les corps d'individus jeunes, entre 18 et 30 ans, de préférence masculins, qui ont été mis à mort par égorgement. En attestent les incisions sur les faces antérieures de leurs troisième et quatrième cervicales[3].

À Hiérakonpolis, Locus 33, des tombes datées de Nagada I et II contenaient des corps dont le crâne porte également des stries de découpe[4]. Celles-ci sont le résultat de scalp qu'ont subi ces personnes. Une relecture de certains documents iconographiques de Nagada I permettrait de comprendre une représentation graphique de ces pratiques[5]. L'iconographie indique que ce sort était réservé à des ennemis défaits, après un affrontement.

Le troisième cas est unique, et provient du site de Kom el-Ghilgan, sépulture S41. Les archéologues ont décrit le squelette retrouvé de la manière suivante :

---

[3] Béatrix MIDANT-REYNES & Yann TRISTANT, « La violence à l'époque prédynastique », *Archéo-Nil 30*, 2020, p. 40-41.

[4] Sean DOUGHERTY & Renée France FRIEDMAN, « Sacred or mundane: scalping and decapitation at Predynastic Hierakonpolis », in Béatrix MIDANT-REYNES & Yann TRISTANT (eds.), *Egypt at its origins 2*, Proceedings of the International Conference "Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt", Toulouse, 5th - 8th September 2005, 2008, p. 312-338.

[5] Xavier DROUX, « Chiefs, bound captives, and harpooned hippopotamuses: an exceptional unpublished C-Ware vessel in the Royal Ontario Museum, Toronto (inv. 900.2.13) », *Archéo-Nil 31*, 2021, p. 51.

> « Le crâne est en extension, avec la mandibule en occlusion. Les vertèbres cervicales sont en connexion ce qui indique que la tête est dans sa position initiale. Les membres supérieurs sont fléchis… Les membres inférieurs sont légèrement fléchis aux hanches et hyperfléchis aux genoux. Les pieds sont joints, en extension, sous les fesses. Cette position inhabituelle suppose une contrainte sur les membres inférieurs, évoquant notamment l'utilisation de liens[6]. »

Cette position rend compte d'une mise à mort par auto-strangulation décrite par les anthropologues comme « un calvaire qui consiste à replier les jambes de la victime vers l'arrière, en forçant au maximum sur celles-ci, puis à les lier aux chevilles par une corde, qui se termine autour du cou par un nœud coulant. Le corps, globalement arqué, se trouve placé en position basculante et la fatigue aidant à maintenir les jambes fortement ployées impose très vite le relâchement du sujet : celui-ci a tendance à rabattre les jambes, donc à tendre la corde qui provoque l'étouffement.[7] »

L'auto-strangulation est un supplice connu à différentes époques et sous différentes latitudes. Elle est employée au cours des conflits du XX^e^ siècle pour ceux qui sont accusés d'être des traîtres. Sa dimension d'exemplarité est très nette.

Le recours à la violence et à l'incarcération sont les exemples et les effets les plus directs de la domination sociale. Elles sont toujours couplées avec

[6] Béatrix MIDANT-REYNES & Yann TRISTANT, « La violence à l'époque prédynastique », *op. cit.*, p. 41.
[7] *Ibid.*, p. 42-43.

des sanctions et par la coercition exercée par la menace de l'usage de la force. L'iconographie est utilisée dans ce cadre à des fins préventives par le commanditaire des images pour rappeler à celui qui les voit ce à quoi conduirait le non-respect des règles imposées. La mise en scène et la glorification de l'usage de la violence font aussi partie de la rhétorique de l'image prédynastique.

L'usage de la violence peut rester rare et périodique, à titre exemplaire. On vient d'en voir quelques exceptions, comme les exécutions au moment de funérailles royales à la I^{ère} dynastie, le scalp ou l'auto-strangulation. À part cela, les morts violentes sont rares dans les nécropoles d'Égypte.

Il me semble intéressant d'inverser le paradigme qui conduit à considérer les phénomènes complexes enregistrés du point de vue de l'émergence de l'État, ce qui constitue une vision politique, pour les considérer sous un angle sociologique, soit en tant que manifestations de résistances[8].

La résistance est entendue ici, à la suite des travaux de Michel Foucault, comme une contestation des modes de domination.

Ces notions de domination et de résistance permettent de rendre compte d'un certain nombre de formes de complexité sociale.

Il apparaît en filigrane de notre documentation que la mise en place de la structuration étatique en Égypte ne s'est pas faite sans des phénomènes de résistance, qui

[8] Daniel MILLER, Mickael ROWLANDS & Chris TILLEY (eds), *Domination and Resistance*, New-York, 1989, 332 p.

sont par ailleurs discrets et silencieux pour l'archéologue. Ils doivent plutôt se déduire en négatif du propos dominant. *Vae victis*, déjà.

Figure 6. Gravure rupestre du wadi Abu Subeira (désert oriental, région d'Assouan). Personnage triomphant.

Au cours du IV^e^ millénaire, la prééminence de certains groupes sociaux devient la concentration du pouvoir entre les mains d'un individu masculin et de son entourage familial et ses affiliés. Le pouvoir est

défini par Max Weber comme la capacité d'un individu à s'imposer en dépit de la résistance. Cette capacité peut inclure un usage symbolique ou rituel de la violence comme semble l'être l'iconographie ou certaines pratiques de mise à mort ostentatoires ou spectaculaires.

Le supplice exemplaire et certainement public ainsi que l'iconographie portée par différents supports, souvent matériaux de prestige, sur des objets qui pouvaient se trouver dans les lieux d'exercice du pouvoir, font partie d'une rhétorique du pouvoir, menaçant à des fins prophylactiques toute tentative de résistance. Or il apparaît désormais que celle-ci existait. Elle a pu être intérieure à la société nagadienne ou extérieure, en partie lors des phases d'extension de celle-ci. Elle a également pu résulter du contact des Nagadiens avec d'autres populations aux marges de leur territoire, dans les zones désertiques bordant la vallée du Nil. Minoritaire, cette résistance ou la menace d'une résistance s'est pourtant poursuivie lorsque le système est devenu ce que nous qualifions d'État pharaonique, puisque certaines images, montrant en particulier le pharaon détruisant ses ennemis, se sont transmises sur plusieurs millénaires, depuis l'époque nagadienne jusqu'à l'époque romaine.

Gwenola GRAFF
Institut de Recherche pour le Développement
UMR 208 PALOC MNHN/IRD

Sources et crédits des illustrations

* Figure 1 : Infographie : G.Graff

* Figure 2 : University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology online database

* Figure 3 : Dreyer G.; Hartung U.; Hikade T.; Köhler E.C.; Müller V. & Pumpenmeier F. 1998, Umm el-Qaab. Nachuntersuchungen im frühzeitlichen Königsfriedhof 9./10. Vorbericht, MDAIK 54, fig. 12 et 13.

* Figure 4 : têtes de massue : Wildung D. 1985, Entdeckungen. Ägyptische Kunst in Süddeutschland, Mainz am Rhein, Kat. 6 + lames en silex : Teeter E. (ed.) 2011, Before the Pyramids, Oriental Institute Museum Publications 33, fig. 5.14 et catalogue n° 79, p. 221.

* Figure 5 : Wengrow D. 2006, The archeaology of Early Egypt, Cambridge World Archaeology, figure 2.

* Figure 6 : photographie G. Graff.